

ENTERREZ LE DERNIER WAGON

Raven



Enterrez le Dernier Wagon

Par Raven

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

| | |
|---------------------------------------|----|
| Chapitre 1 : L'Heure du Néant | 4 |
| Chapitre 2 : Le Velours et la Rouille | 8 |
| Chapitre 3 : L'Architecture du Sang | 14 |
| Chapitre 4 : Le Premier Billet | 19 |
| Chapitre 5 : Les Douze Ouvriers | 24 |
| Chapitre 6 : Le Baiser de Mercure | 29 |
| Chapitre 7 : La Mécanique des Regrets | 34 |
| Chapitre 8 : Le Double de Verre | 39 |
| Chapitre 9 : Le Cœur de Fonte | 43 |
| Chapitre 10 : Le Terminus de l'Oubli | 47 |
| Chapitre 11 : L'Effondrement Final | 52 |
| Chapitre 12 : L'Exhumation | 57 |

Chapitre 1

L'Heure du Néant

L'aiguille des secondes tressaille, une convulsion métallique contre le cadran de nacre. 03:33. Elle ne basculera pas à 03:34. Elle vibre, prisonnière d'un engrenage invisible, pareille à une patte de mouche agonisante collée au verre de la montre. Elias frotte son pouce droit contre l'index, un mouvement circulaire, obsessionnel, pour effacer une tache d'encre de chine qui refuse de quitter les sillons de sa peau. La tache ressemble à une faille, une fissure dans sa propre structure. Sous ses pieds, le carrelage de la station Châtelet ne renvoie plus l'éclat stérile des néons. La faïence blanche, autrefois lisse, s'est boursouflée. Elle suinte une humeur jaunâtre, tiède, qui dégage une odeur de soufre et de draps sales.

Le silence n'est pas un vide, c'est une présence épaisse qui lui comprime les tympans. Un sifflement strident, si aigu qu'il semble naître à l'intérieur de son crâne, accompagne chaque battement de son cœur. Elias avance vers les portillons. Le métal des tourniquets a changé. La peinture grise s'est écaillée pour révéler une texture organique, une fonte noire veinée de rouge sombre, dont le contact sous ses paumes est anormalement mou, presque fiévreux. Quand il pousse la barre, le grincement n'est pas celui d'un ressort, mais le râle d'un poumon que l'on écrase.

Il descend les escaliers. Les marches s'allongent. La géométrie de la station, qu'il connaît par cœur pour l'avoir dessinée, se tord selon des angles impossibles. Les murs de béton reculent, laissant place à des voûtes de fer rivetées qui se perdent dans une obscurité insondable, là-haut, où des gouttes d'un liquide noir et visqueux tombent avec un *ploc* lourd, régulier, sur le sol de métal. L'air est saturé de vapeur d'huile et d'une fragrance écœurante, un mélange de lys fanés et de viande froide laissée trop longtemps sous un soleil de cave.

Sur le quai, Elias s'arrête. Ses mains tremblent si fort qu'il doit les enfoncer dans les poches de son manteau de laine. Ses articulations craquent. Il fixe les rails. Ils ne sont pas posés sur du ballast de pierre, mais sur un lit de débris méconnaissables, des fragments de porcelaine et des touffes de cheveux gris agglomérées par la graisse. Le tunnel en face de lui semble respirer. Un souffle d'air chaud, fétide, lui fouette le visage, collant ses cheveux blafards contre son front moite.

Puis, le son arrive. Ce n'est pas le grondement d'un moteur électrique. C'est un hurlement de métal torturé, des milliers de lames de rasoir frottant contre des plaques de cuivre. Une lumière d'un blanc chirurgical, aveuglante, jaillit de l'obscurité.

Le train émerge.

Ce n'est pas une rame de la RATP. C'est une carcasse de fer forgé noir, ornée de dorures baroques qui semblent ramper comme des vers sur la carrosserie. Les vitres sont opaques, jaunies par une fumée intérieure. Le train s'arrête sans une secousse, dans un silence de tombeau qui revient brusquement, plus lourd qu'avant. Les portes coulissent. Elles ne s'ouvrent pas, elles s'écartent comme les lèvres d'une plaie.

Elias pose un pied sur le marchepied en cuivre. Le métal est brûlant à travers la semelle de ses chaussures. À l'intérieur, le luxe est une insulte à la raison. Les sièges sont recouverts d'un velours rouge si profond qu'il semble absorber la lumière. L'odeur de décomposition est ici plus forte, masquée par un parfum de violette artificielle. Des passagers sont déjà là. Ils sont assis, parfaitement immobiles. Une femme, vêtue d'une robe de crinoline dont la dentelle part en lambeaux grisâtres, tient une ombrelle fermée entre ses mains gantées de noir. Elle ne respire pas. Son visage est une cire pâle, ses yeux des billes de verre fixe pointées vers le vide. À côté d'elle, un homme en haut-de-forme, le col de sa chemise taché d'une trace de doigt brunâtre, fixe ses propres genoux.

Elias s'assoit sur le bord d'un siège. Le velours est humide. Il sent une légère succion contre son pantalon, comme si le tissu cherchait à goûter sa chair.

Il tourne la tête vers la vitre. Son reflet est là. Mais le reflet ne l'imité pas tout à fait. Tandis qu'Elias garde la bouche fermée, les lèvres de son double s'entrouvrent, révélant des gencives noires. Le reflet lève une main, très lentement, et commence à gratter la surface du verre de l'intérieur. Le bruit est celui d'un ongle sur une ardoise, un crissement qui fait saigner ses pensées.

Les portes se referment. Le verrouillage claque avec la finalité d'un cercueil que l'on cloue.

Le train s'ébranle. Il n'y a pas de secousse, seulement une sensation de chute horizontale, une accélération qui lui comprime la poitrine. Elias regarde par la fenêtre, mais le quai a disparu. Il n'y a plus de murs de tunnel, plus de câbles, plus de réalité. Juste un abîme de fer où des étincelles bleues, semblables à des décharges nerveuses, illuminent par intermittence l'architecture cyclopéenne de l'Infrastructure. Des piliers de fonte de la taille de gratte-ciels défilent, soutenant un plafond de nuages de suie.

Soudain, un bruit de pas résonne dans le wagon voisin. C'est un pas lourd, régulier. *Clang. Clang. Clang.* Le bruit du métal sur le métal. Elias sent le froid envahir la voiture. La buée qui se forme sur la vitre ne vient pas de sa respiration, mais de la paroi elle-même qui semble geler de terreur. Les autres passagers, les cadavres en costume de bal, penchent simultanément la tête vers la porte de communication.

Une ombre s'étire sur le tapis de sol usé. Elle est immense, déformée, sans tête distincte, juste une masse d'angles vifs et de pistons qui s'agitent. Le Conducteur approche. Elias veut se lever, courir, briser la vitre, mais ses muscles sont de plomb. Ses doigts restent crispés sur le velours humide. La tache d'encre sur son index commence à s'étendre, à couler le long de son tendon, traçant un chemin noir sous sa

peau, vers son cœur.

Le train hurle à nouveau, un cri de métal qui se déchire, alors qu'il s'enfonce dans une pente abrupte. Elias sent ses poumons se vider. L'air est devenu une mélasse de poussière et d'ozone. Le reflet dans la vitre sourit maintenant, un sourire trop large qui lui fend le visage jusqu'aux oreilles, tandis que la porte du wagon s'ouvre lentement dans un gémissement de charnières rouillées.

L'Infrastructure ne tolère pas les intrus. Elle les digère. Et le voyage ne fait que commencer.

Chapitre 2

Le Velours et la Rouille

Le gémissement des charnières n'est pas un bruit mécanique ; c'est le râle d'un animal dont on écarte les côtes. Elias reste pétrifié, le dos soudé au dossier de velours dont les fibres, d'un rouge trop sombre, semblent palpiter contre sa nuque comme de minuscules cils humides. L'air qui s'engouffre par l'ouverture de la porte apporte une odeur de naphthaline rance, de fleurs séchées depuis un siècle et de viande froide laissée trop longtemps sous un dôme de verre.

Dans l'encadrement, la silhouette du Conducteur n'est déjà plus là, évaporée dans le balancement saccadé du couloir de métal. À sa place, une femme est assise sur un fauteuil à dossier haut, tournant le dos au reste de la rame. Son cou est d'une pâleur de craie, si long qu'il semble sur le point de se briser sous le poids d'une coiffe de dentelle noire, une structure arachnéenne qui tremble à chaque cahot du train.

Elias baisse les yeux sur sa main droite. La tache d'encre de chine, ce stigmaté de ses nuits de calculs obsessionnels, n'est plus une simple souillure. Sous sa peau translucide, le pigment noir s'agite. Il rampe. Il dessine des racines tortueuses qui remontent le long de son métacarpe, enserrant son poignet d'un étau glacé. Chaque battement de son cœur pousse le noir un peu plus loin, une invasion de goudron dans la blancheur de ses veines.

— Ne le regarde pas trop longtemps, murmure une voix qui gratte le silence comme une aiguille de gramophone sur un disque rayé. Le noir finit toujours par trouver le chemin de la bouche.

La femme se lève. Elle se tourne avec une lenteur calculée, le froufrou de sa robe de

soie noire imitant le sifflement de la vapeur sous pression. Isabeau, la Comtesse des Rails. Son visage est une topographie de cire fondue, les traits figés dans une expression de mépris éternel, mais ses yeux — deux billes d’obsidienne sans pupilles — brillent d’une lucidité cruelle. Elle tient entre ses doigts gantés de dentelle un éventail fait de lames de rasoir et de plumes de corbeau.

— Bienvenue dans le Premier Cercle, architecte, dit-elle en faisant claquer son éventail. Le wagon de la Vanité des Fondations. Tu as construit des tours qui défiaient le ciel, mais tu as oublié que le poids de chaque pierre repose sur le silence des morts.

Elias essaie de parler, mais sa gorge est sèche, tapissée d’une poussière qui a le goût du plâtre et de la cendre. Il fait un pas, et le sol du wagon semble se dérober. Les lattes de bois sous le tapis usé gémissent, imitant le craquement d’un échafaudage qui cède. Il revoit, dans un flash aveuglant, l’effondrement de son dernier chantier. Le bruit sourd du béton qui s’écrase. Les cris étouffés sous les tonnes de gravats.

— Je n’ai... je n’ai rien fait de mal, parvient-il à articuler, sa voix n’étant qu’un souffle éraillé. C’était un défaut structurel. Les calculs étaient bons.

Isabeau s’approche. Elle ne marche pas, elle glisse, portée par les vibrations du train qui hurle dans les ténèbres de l’Infrastructure. Elle s’arrête si près de lui qu’Elias peut sentir l’odeur de son haleine : un parfum de violettes fanées et d’ozone. Elle lève une main vers son visage. Ses ongles, longs et jaunis, effleurent la joue d’Elias.

— Les calculs sont des mensonges que l’on raconte au chaos pour se rassurer, siffle-t-elle. Ici, la seule géométrie qui compte est celle de la douleur. Chaque wagon que tu traverseras est une strate de ta propre décomposition. Tu veux atteindre la surface ? Tu veux revoir la lumière crue de Paris ?

Elle rit, un son sec comme des os que l’on brise dans un mortier.

— Pour chaque porte ouverte, une part de toi doit rester en arrière. Le billet ne se paie pas en monnaie de singe, Elias Thorne. Il se paie en fragments. En souvenirs que l'on arrache. En chair que l'on abandonne aux engrenages.

Elle pointe l'index vers la main d'Elias, là où l'encre continue sa progression dévorante.

— Regarde ton péché. Il te marque. Tu as voulu bâtir l'éternité avec de la boue et du sang. Maintenant, la boue réclame son dû.

Le train prend un virage d'une violence inouïe. Elias est projeté contre la paroi du wagon. Le métal est brûlant, vibrant d'une énergie maligne. À travers la vitre crasseuse, il ne voit pas de tunnel, mais une succession de visages compressés dans la roche, des bouches ouvertes dans un cri muet, formant les parois de cette gorge de pierre où le train s'enfonce.

Une goutte de sueur coule sur son front, brûlante. Elle tombe sur le velours du siège et, instantanément, la tache s'étend, rongant le tissu comme de l'acide. Tout dans ce wagon est affamé. Les rideaux de brocart semblent vouloir s'enrouler autour de ses membres, les poignées de cuivre ressemblent à des phalanges tordues.

— Comment sortir ? hurle Elias par-dessus le fracas des rails.

Isabeau déploie son éventail de lames devant son visage, ne laissant apparaître que ses yeux sombres.

— Franchis la porte du fond. Mais sache ceci : la porte ne s'ouvrira que si tu lui donnes ce qu'elle demande. Le Premier Wagon exige la vision. Pour comprendre l'effondrement de tes tours, tu dois cesser de voir comme un homme.

Elle tend sa main libre vers lui. Dans sa paume repose un scalpel d'argent, dont le

manche est sculpté en forme de colonne vertébrale.

— Un œil pour une étape, Elias. C'est le tarif de la Comtesse.

La panique, cette fois, n'est plus une vague, mais un tsunami. Elias recule, trébuchant sur une pile de journaux jaunis dont les titres annoncent tous sa propre mort dans des langues qu'il ne sait pas lire. Il sent l'encre sous sa peau atteindre son coude. La sensation est celle d'un froid absolu, une nécrose qui ne tue pas mais qui remplace la vie par une matière inerte et sombre.

Il regarde la porte au fond du wagon. Elle est massive, couverte de bas-reliefs représentant des corps entrelacés, leurs membres formant les rouages d'une horloge monstrueuse. Il n'y a pas de poignée. Juste une fente étroite, à hauteur d'homme, d'où s'échappe une lueur rougeâtre et pulsante.

— Le Conducteur n'attend pas, reprend Isabeau d'un ton monocorde. S'il te rattrape avant que tu n'aies payé, il fera de toi une traverse de chemin de fer. Tu sentiras chaque train passer sur ton corps pour les siècles à venir. Tu seras le support de la douleur des autres.

Le bruit de ferraille derrière eux redouble d'intensité. C'est un martèlement rythmique, lourd, implacable. *Clang. Clang. Clang.* Quelque chose de massif frappe les parois du wagon précédent. L'ombre du Conducteur se profile à nouveau sur la vitre de communication, une masse de pistons et de fumée noire qui déchire la pénombre.

Elias regarde le scalpel. Il regarde l'encre qui dévore son bras. Il regarde les yeux vides de la Comtesse.

— Je... je ne peux pas, bégaye-t-il, ses jambes flageolant.

— Tu le feras, murmure Isabeau avec une douceur venimeuse. Parce que la peur de

rester ici, dans ce luxe putride, est plus grande que la peur de la mutilation. Regarde tes mains, Elias. Elles sont déjà mortes. Elles appartiennent à l'Infrastructure.

Il lève ses mains devant lui. Elles tremblent de manière incontrôlable. Sous l'ongle de son index noirci, une goutte d'ichor perle, épaisse et malodorante. Il sent un tic nerveux agiter sa paupière gauche, un battement frénétique qui semble vouloir s'échapper de son crâne.

Le train hurle à nouveau, un son si aigu qu'il fait éclater les globes des lampes à huile fixées aux parois. Le wagon est plongé dans une demi-obscurité, seulement troublée par les étincelles bleutées qui jaillissent sous les roues. Dans le noir, Isabeau semble grandir, ses vêtements de deuil s'étalant comme une mare de pétrole sur le sol.

— Choisis, architecte. L'immobilité éternelle ou la douleur du progrès.

Elias s'approche de la porte au fond. La fente luit d'un éclat fébrile. Il sent l'aspiration de l'autre côté, un vide qui réclame sa substance. Ses doigts se referment sur le manche froid du scalpel qu'Isabeau a laissé flotter dans l'air, suspendu par une force invisible.

Le métal de l'instrument est si froid qu'il lui brûle la paume. Il lève la lame à la hauteur de son visage. Son reflet dans l'acier poli n'est plus le sien : c'est un masque de terreur pure, dont les yeux sont déjà injectés de cette encre noire qui rampe sous sa peau.

Le Conducteur frappe à la porte de communication. Le bois explose en éclats de lance. Une main de fer, dont les doigts se terminent par des aiguilles de pression, s'insère dans l'ouverture.

Elias ferme les yeux, mais le noir est déjà là, à l'intérieur. Il sent la pointe du scalpel effleurer son canal lacrymal. L'odeur de la naphthaline se change en une odeur de sang

frais.

— Bien, murmure la Comtesse dans son oreille, son souffle comme un frisson de givre. L'architecture est l'art de sacrifier l'espace pour créer du sens. Sacrifie-toi, Elias. Devient le monument.

Le train bascule dans une chute verticale, et le cri d'Elias se perd dans le fracas du métal hurlant.

Chapitre 3

L'Architecture du Sang

La chute ne s'arrête pas par un choc, mais par une densification de l'air, une transition sirupeuse où la gravité change de nature pour devenir une pression hydrostatique. Elias ne percute pas le sol ; il s'enfonce dans une réalité qui a la consistance du goudron frais. Le cri qu'il a poussé reste coincé dans sa trachée, une bille de plomb brûlante qui refuse de sortir. Quand il ouvre enfin les paupières, le luxe écœurant de la rame s'est liquéfié. Le velours rouge des banquettes a coulé sur le sol, formant des flaques d'un carmin visqueux qui dégagent une odeur de fer et de viande oubliée au soleil.

Il est debout, ou du moins ce qu'il reste de sa verticalité, au centre d'un espace qui n'obéit plus à la topographie parisienne. Les parois de la rame se sont écartées, étirées comme des membres sur un chevalet de torture, pour révéler une structure immense, une nef de chantier dont les voûtes se perdent dans une obscurité de suie. Ce n'est plus le métro. C'est le squelette de son péché, l'ossature de l'immeuble de la rue de Crimée, celui qui s'est effondré sous le poids de ses calculs arrogants, mais réinventé par une fièvre démoniaque.

L'air est saturé d'une poussière grise, fine comme de la cendre humaine, qui se colle à ses lèvres et s'insinue sous ses ongles. Un tic nerveux agite sa paupière gauche, un battement irrégulier, métronomique, qui semble répondre au martèlement lointain d'un piston invisible. *Boum-tic. Boum-tic.*

Sur les parois qui subsistent, les plans de la RATP ont muté. Les lignes de métro ne sont plus des tracés de couleurs, mais des capillaires gonflés d'un liquide sombre qui pulse. La station Châtelet est devenue un ganglion lymphatique énorme, noir et

luisant, d'où partent des nerfs blanchâtres en guise de tunnels. Elias approche ses mains tremblantes d'un de ces plans. Sous le plexiglas fêlé, il voit les noms des gares changer, se transformer en diagnostics médicaux : *Nécrose, Atrophie, Gangrène*.

Une mouche, une seule, grosse et d'un bleu métallique, vient se poser sur le dos de sa main. Elle ne s'envole pas. Elle frotte ses pattes avec une lenteur obscène, ses ailes vibrant dans un bourdonnement de scie électrique qui lui scie le crâne. Elias veut la chasser, mais ses doigts refusent de bouger. Ils sont tachés d'une encre qui n'est plus la sienne, une substance qui semble creuser des sillons dans sa chair, traçant des vecteurs de force et des lignes de faille directement sur ses os.

— Stabilise-le, Elias, murmure une voix qui n'est qu'un souffle de vapeur s'échappant d'une soupape.

Il lève les yeux. La structure au-dessus de lui oscille. Ce n'est pas une oscillation naturelle. C'est le balancement d'un corps pendu. La poutre maîtresse, une immense traverse d'acier rouillé, est maintenue par des grappes de colonnes vertébrales tressées entre elles. Les vertèbres grincent, se frottant les unes contre les autres dans un bruit de gravier broyé. À chaque mouvement, des éclats d'os tombent comme une neige sale sur le sol de fonte.

Elias sent le sol se dérober. La structure est en train de perdre son centre de gravité. S'il ne fait rien, l'Infrastructure va l'écraser sous des tonnes de remords pétrifiés. Son instinct d'architecte, cette part de lui qui vit dans les nombres et la résistance des matériaux, se réveille comme un membre fantôme. Il voit les points de tension. Ils brillent d'une lumière malade, un jaune de pus qui irradie des jointures de la charpente.

Il cherche ses outils. Ses poches sont pleines de sable et de dents. À sa ceinture, son compas de précision a grandi, s'est transformé en une pince chirurgicale dont les mors sont dentelés. Il s'approche d'un pilier qui tremble violemment. Le pilier est un

assemblage de fémurs humains ligaturés par des câbles de frein de métro. Le métal s'enfonce dans la moelle, extrayant un jus noir qui lubrifie les engrenages au sol.

L'odeur est insoutenable : un mélange de béton humide, de graisse de moteur et de charogne. Elias pose sa main sur le pilier de chair. La chaleur est celle d'un homme en pleine agonie. Il sent le pouls de la structure sous sa paume.

— Le coefficient de charge... balbutie-t-il, sa propre voix lui paraissant étrangère, comme si elle venait d'un haut-parleur défectueux. Le coefficient est... trop élevé.

Il doit compenser. Il doit redistribuer le poids du désastre. Ses yeux parcourent la nef, cherchant un point d'ancrage. Il aperçoit une console de commande qui émerge du sol comme une tumeur. Elle est faite d'un laiton terni, couverte de cadrans dont les aiguilles sont des ongles effilés. Elias s'élance, ses chaussures claquant sur le métal froid dans un écho qui semble durer des siècles.

Chaque pas est une lutte contre une viscosité invisible. L'air devient plus lourd, plus chargé d'ozone. Derrière lui, il entend le bruit caractéristique de la main du Conducteur, ce raclement de métal sur métal, une griffe qui cherche une prise sur la réalité. Le Conducteur n'est pas loin. Il est l'ombre qui s'étire entre les piliers d'os, le silence qui précède l'effondrement.

Elias atteint la console. Les manettes sont chaudes, moites. Quand il en saisit une, il ressent une décharge de douleur pure dans son bras droit, comme si on injectait du plomb fondu dans ses veines. Il tire. Un gémissement s'élève des profondeurs du train-cathédrale. Les câbles de tendons se tendent, les poulies de cartilage tournent dans un cri strident de métal sec.

Il doit calculer. Vite. Les chiffres défilent dans sa tête, mais ils sont corrompus. 2+2 font la mort de quarante-deux ouvriers. La résistance de l'acier est égale à la profondeur de sa lâcheté. Il utilise le scalpel de la Comtesse, qu'il tient toujours serré

dans sa main gauche, pour graver des équations directement sur le pupitre de la console. Le sang qui s'écoule de ses propres entailles sert d'encre. Il trace des arcs-boutants, des contrepoids de culpabilité, des piliers de silence.

La structure géante au-dessus de lui s'arrête de balancer. Le grincement des os s'apaise pour devenir un ronronnement sourd, une vibration qui remonte le long de ses jambes jusqu'à sa mâchoire, faisant s'entrechoquer ses dents.

Mais la stabilisation a un prix. Pour chaque degré de redressement de la voûte, Elias sent son propre corps se rigidifier. Sa peau prend la teinte grise du ciment. Ses articulations se grippent. Il devient le monument. Il devient le matériau.

Il regarde ses mains. L'encre noire a fini de tracer son œuvre. Elle dessine maintenant des plans de fondations sur son torse, des schémas d'excavation qui s'enfoncent dans sa poitrine. Un bouton de la console, une rotule polie, tourne sous ses doigts. La pression dans la pièce augmente brusquement. Ses oreilles sifflent, un son aigu, insupportable, qui fait éclater les capillaires de ses yeux.

Le décor change à nouveau. Les piliers d'os se rétractent dans le plafond, laissant place à des parois de fer rivetées, suintantes de condensation. Elias est de nouveau dans un wagon, mais les dimensions sont fausses. Le plafond est trop bas, l'obligeant à se voûter. Les sièges ont disparu. Il n'y a plus que des poignées de maintien qui pendent du plafond comme des nœuds coulants.

Au bout du couloir, la porte de communication est défoncée. La main de fer du Conducteur est là, immobile, fixée au montant de la porte. Elle ne bouge plus, mais ses doigts-aiguilles de pression oscillent lentement, cherchant un courant d'air, cherchant le souffle d'Elias.

L'odeur de naphthaline revient, plus forte que jamais, étouffant le parfum du sang. Elias baisse les yeux sur le plan de métro au mur. La ligne qu'il suivait a disparu. Il

n'y a plus qu'une seule station indiquée, écrite en lettres de feu noir qui semblent brûler le papier : *TERMINUS : L'OUBLI*.

Il sent une goutte de sueur glacée couler le long de sa colonne vertébrale. Ce n'est pas de la sueur. C'est de l'huile de moteur. Son reflet dans la vitre n'a plus de visage. À la place des traits, il n'y a qu'une surface lisse de béton brossé, où seule une fissure étroite, à l'emplacement de la bouche, laisse échapper un sifflement de vapeur.

Le train reprend sa course, mais le bruit des rails a changé. Ce n'est plus un roulement. C'est le son d'une pelle que l'on enfonce dans une terre grasse, répétitive, inévitable. Elias s'accroche à une poignée. Le cuir est chaud. Le cuir est de la peau humaine. Il ferme les yeux, mais à l'intérieur de ses paupières, il voit encore les plans, les calculs, l'architecture d'un tombeau qu'il est en train de bâtir pour lui-même, wagon après wagon, vertèbre après vertèbre.

Chapitre 4

Le Premier Billet

La porte coulissante entre les deux wagons ne s'ouvrit pas ; elle s'écarta comme une plaie qui refuse de cicatriser, dans un déchirement de caoutchouc moisi et de métal grippé. Elias sentit l'air changer instantanément. Ce n'était plus l'atmosphère confinée et poussiéreuse de la rame précédente, mais une vapeur lourde, saturée d'une odeur de fer chaud et de cheveux brûlés. Une mouche grasse, aux reflets d'un bleu métallique malsain, heurta son front avant de s'écraser contre la vitre, ses pattes continuant de s'agiter frénétiquement dans un bourdonnement qui résonnait jusque dans ses dents.

Au bout du couloir, là où la lumière des plafonniers vacillait au rythme d'un cœur agonisant, une silhouette se dessinait.

Le Conducteur ne marchait pas. Il glissait sur les rails incrustés dans le plancher de linoléum boursouflé. Il était immense, sa stature obligeant son cou à se briser selon un angle contre-nature pour ne pas heurter le plafond. Son uniforme, d'un bleu si sombre qu'il paraissait aspirer la faible clarté ambiante, était rigide, figé par des décennies de sueur et de graisse pétrifiée. À la place du visage, sous la visière d'une casquette dont le galon d'or s'effiloçait comme des vers, il n'y avait qu'une plaque de laiton poli, striée de fines fentes horizontales par lesquelles s'échappait un sifflement de vapeur régulier, métronomique.

Elias voulut reculer, mais ses talons s'enfoncèrent dans le tapis de velours rouge qui, sous ses pieds, avait la consistance spongieuse d'une gencive malade. Un bruit de succion l'accompagna lorsqu'il tenta de dégager sa jambe.

Le Conducteur leva une main. Elle n'était pas faite de chair. C'était un assemblage complexe de tiges de piston, de cadrans à l'aiguille folle et de pinces de précision. Dans cette main, il tenait un composteur en acier chromé, dont les mâchoires claquaient avec un bruit sec, métallique, semblable au craquement d'une vertèbre qui cède.

— Votre billet, articula une voix qui ne venait pas de la créature, mais des haut-parleurs grésillants du plafond. Votre billet pour le segment suivant.

Elias chercha frénétiquement dans ses poches. Ses doigts ne rencontrèrent que du papier froissé, des mines de plomb brisées et une gomme durcie. La sueur lui piquait les yeux, une sueur épaisse qui sentait l'huile de moteur. Il regarda ses mains : la nicotine avait laissé des taches qui ressemblaient maintenant à de la rouille incrustée sous ses ongles.

— Je... je n'ai pas de billet, balbutia-t-il. Sa gorge était si sèche qu'il eut l'impression d'avaler du sable.

Le Conducteur s'immobilisa à quelques centimètres de lui. L'odeur de l'entité était insupportable : un mélange de caveau humide et de graisse de machine à coudre. La plaque de laiton refléta le visage d'Elias — ou ce qu'il en restait. Sa peau semblait grise, poreuse, comme du ciment frais qui commence à prendre.

— Le paiement est dû, Elias Thorne. L'Infrastructure ne connaît pas le crédit.

La pince métallique s'approcha de la tempe d'Elias. Le froid de l'acier lui fit l'effet d'une décharge électrique. Soudain, le wagon disparut.

Le sol ne fut plus du velours, mais du béton brut. Elias se retrouva debout sur le chantier de la tour Horizon, deux ans plus tôt. Le vent sifflait entre les poutrelles d'acier à nu, un sifflement qui ressemblait étrangement à celui de la vapeur du

Conducteur. Il tenait ses plans à la main, les feuilles de grand format claquant violemment sous les rafales.

Devant lui, à la base du pilier de soutien numéro 4, il y avait cette fissure. Une ligne fine, presque élégante, qui serpentait le long du béton brossé. Une erreur de calcul dans la charge de compression. Il le savait. Ses yeux, injectés de sang à force d'avoir relu les diagrammes, ne pouvaient pas l'ignorer.

— Monsieur Thorne ?

C'était la voix de son assistant, un jeune homme dont il avait oublié le nom, mais dont il se rappelait parfaitement l'odeur de café bon marché et d'enthousiasme.

— Est-ce qu'on coule la dalle supérieure demain ? Les retards coûtent dix mille euros par heure.

Elias regarda la fissure. Dans le reflet d'une flaque d'eau de pluie, il vit son propre visage. Il vit l'ambition, le besoin de prouver que sa géométrie était parfaite, que ses calculs étaient la loi du monde. S'il arrêtait le chantier maintenant, sa carrière s'effondrerait avant même que le bâtiment ne soit sorti de terre.

Il sortit son stylo plume. L'encre était noire, visqueuse. Il signa le formulaire de conformité. Le bruit de la plume sur le papier fut un déchirement. Un cri étouffé.

À l'instant précis où le point final s'écrasa sur la feuille, le souvenir se mit à se tordre. Le ciel au-dessus du chantier devint le plafond métallique du métro. Les poutrelles d'acier se transformèrent en côtes de fer qui enserraient le wagon. L'assistant disparut, sa silhouette se liquéfiant en une traînée de goudron noir.

Elias hurla, mais aucun son ne sortit de ses poumons. Il sentit la pince du Conducteur s'enfoncer non pas dans sa peau, mais dans sa conscience. Un segment entier de sa

mémoire — la sensation du papier sous ses doigts, l'odeur du béton humide, le visage de l'assistant — fut arraché. Il sentit un vide s'installer derrière ses yeux, une zone de néant absolu, comme si on avait passé une éponge sur un tableau noir.

Le Conducteur retira sa pince. Entre les mâchoires d'acier, un petit rectangle de carton gris, autrefois vierge, était maintenant marqué d'une date et d'une heure : *14 JUIN - 14:02*. Le billet était maculé d'une tache d'encre noire qui semblait palpiter.

L'entité porta le billet à sa plaque de laiton et l'inséra dans l'une des fentes. Un bruit de broyeuse se fit entendre.

— Le segment est payé. Prochain arrêt : La Chambre des Échos.

Le Conducteur s'effaça littéralement, sa structure se dissolvant dans l'obscurité comme de la fumée lourde. Elias tomba à genoux. Il essaya de se souvenir de ce qu'il venait de voir. Il savait qu'il s'était passé quelque chose de terrible sur ce chantier. Il savait qu'il y avait une fissure. Mais il ne parvenait plus à se rappeler l'endroit exact. Ni le visage de celui qui l'avait questionné. Il ne restait qu'une sensation de froid dans sa poitrine, un trou béant là où son intégrité aurait dû se trouver.

Il regarda ses mains. Elles étaient plus pâles. La peau de ses articulations commençait à craqueler, révélant en dessous non pas de la chair rouge, mais une structure de câbles électriques gainés de plastique noir.

Le train accéléra. Le bruit des roues sur les rails n'était plus un martèlement, mais un rire métallique, strident, qui montait en fréquence jusqu'à devenir un sifflement de turbine. Dans la vitre, le reflet d'Elias — cet homme au visage de béton — approcha sa main de la paroi. La fissure sur son visage s'élargit. Un filet de vapeur s'en échappa.

Elias se releva péniblement, ses muscles protestant avec un bruit de vieux ressorts. Il

devait continuer. Chaque wagon était une dette. Chaque porte franchie était un morceau de lui qu'il laissait en pâture à l'Infrastructure.

Il s'approcha de la porte suivante. Une mouche, identique à la précédente, était collée sur la poignée. Elle ne bougeait plus. Elle était devenue une excroissance de métal pur, une décoration macabre sur le levier qu'il devait maintenant abaisser.

Il posa sa main sur le métal. Il ne sentit pas le froid. Il ne sentit rien du tout. Son sens du toucher avait été le prix de la transaction. Il appuya de tout son poids, et le wagon suivant l'aspira dans une odeur de fleurs fanées et d'ozone.

Chapitre 5

Les Douze Ouvriers

L'air n'était plus qu'une soupe de poussière de ciment et de sueur rance, une mélasse invisible qui s'engouffrait dans les poumons d'Elias à chaque inspiration sifflante. La porte coulissante s'était refermée derrière lui avec le bruit définitif d'un couperet de guillotine, scellant le wagon dans un silence de sépulcre, à peine troublé par le gémissement des essieux sur l'acier. Ici, la lumière n'était pas électrique ; elle émanait d'une incandescence malade, une lueur orangée et vacillante, semblable à celle qui danse sur les murs d'un four crématoire mal éteint.

Ils étaient là. Douze.

Ils ne siégeaient pas sur les banquettes de velours, mais semblaient faire corps avec l'ossature du wagon. Leurs silhouettes étaient des ébauches d'hommes, des croquis de chair grise et de textile déchiré, pétrifiés dans des postures de labeur éternel. Elias reconnut la cambrure de l'un d'eux, Marek, le chef de chantier qui aimait siffler entre ses dents de devant cassées. Aujourd'hui, sa bouche n'était plus qu'une crevasse béante, obstruée par un bouchon de mortier sec. Une tige de fer à béton, rouillée et visqueuse, lui traversait la gorge de part en part, ses extrémités vibrant au rythme des cahots du train.

Une odeur de chaux vive et de sang froid monta à la gorge d'Elias. Son estomac se noua, une boule de bile amère remontant le long de son œsophage.

Le premier ouvrier se leva. Ses articulations produisirent un craquement de gravier broyé. Il ne regarda pas Elias — il n'avait plus d'yeux, seulement deux orbites remplies de poussière de marbre — mais il tendit les bras. Entre ses mains calleuses,

dont les ongles avaient été arrachés par la force du gravas, il tenait une poutre en I, une masse de fonte noire qui semblait absorber la faible lumière ambiante.

Elias voulut reculer, mais ses talons se heurtèrent à la porte close. Une goutte de sueur glacée glissa le long de sa tempe, traçant un sillon dans la fine couche de poussière qui recouvrait déjà son visage. Il vit alors le détail : sur le flanc de la poutre, gravé dans le métal, figurait son propre numéro de dossier d'architecte. Le projet *Apex*. Son chef-d'œuvre. Son péché.

Le spectre avança, ses pieds nus laissant des empreintes de poussière blanche sur le plancher poisseux. Sans un mot, sans un souffle, il déposa l'extrémité de la poutre sur l'épaule gauche d'Elias.

Le choc fut sismique. Elias sentit sa clavicule protester, un craquement sourd résonnant directement dans sa boîte crânienne. Le poids n'était pas seulement physique ; c'était une masse de regrets, de calculs erronés, de compromis sur la qualité du béton pour quelques centimes de profit. La poutre était glacée, d'un froid qui brûlait la peau à travers le tissu de sa veste, une morsure cryogénique qui semblait vouloir souder le métal à son os.

"Je... je suis désolé," murmura Elias, sa voix n'étant qu'un croassement pitoyable.

Le deuxième ouvrier se leva. Puis le troisième.

Ils s'approchèrent en une procession grotesque, une parade de membres brisés et de poumons silicosés. Chacun apportait un fragment de l'édifice effondré. Une traverse de soutien. Un sac de ciment durci comme de la pierre. Une section de canalisation tordue qui exhalait encore l'odeur des égouts de la ville.

Ils empilèrent les charges sur Elias. Ses genoux fléchirent, ses muscles se mirent à trembler violemment, une danse de Saint-Guy incontrôlable qui faisait s'entrechoquer

ses dents. Il devait avancer. La porte menant au wagon suivant était à dix mètres, une distance qui lui parut soudain aussi infinie que la profondeur de la fosse commune où ces hommes reposaient désormais.

Chaque pas était une agonie géométrique. Sous le poids, le corps d'Elias se déformait. Il sentait ses vertèbres se tasser, s'écraser les unes contre les autres avec un bruit de vieux ressorts de matelas. À chaque mouvement, la poutre sur son épaule glissait légèrement, sa surface rugueuse labourant sa chair, imbibant sa chemise d'un liquide sombre et chaud qui n'était déjà plus tout à fait du sang, mais une sorte d'huile moteur noirâtre.

À mi-chemin, il s'arrêta, incapable de soulever son pied droit du sol. La poussière de ciment dans l'air s'était épaissie, se mélangeant à sa sueur pour former une croûte grise sur ses bras et son cou. Il jeta un regard vers la vitre du wagon. Son reflet n'était plus qu'une silhouette architecturale, un plan de coupe humain où les veines étaient remplacées par des câbles électriques et les côtes par des solives de bois mort. La fissure sur son visage, héritée du wagon précédent, s'était élargie. Une petite araignée de métal en sortit, trottant sur sa joue avant de se perdre dans l'amas de décombres qu'il transportait.

"Encore un pas," se força-t-il à penser. "Juste une unité de mesure."

C'est alors que Marek, le premier ouvrier, s'approcha de lui. Il ne portait rien, sinon le vide de son existence fauchée. Il posa une main sur le front d'Elias. Ses doigts étaient froids comme le marbre d'une morgue. Il appuya. Ce n'était pas une pression brutale, mais une insistance lente, inéluctable, comme le tassement d'un terrain meuble. Elias sentit son cou s'enfoncer dans ses épaules. Un goût de fer inonda sa bouche. Une de ses dents se brisa net sous la pression de sa mâchoire contractée.

Le wagon commença à tanguer violemment. Le sifflement du train devint un hurlement de supplicé, une fréquence si haute qu'elle fit éclater les ampoules

orangées au-dessus de leurs têtes. Dans l'obscurité soudaine, Elias ne voyait plus que les yeux des ouvriers — non, pas des yeux, mais les lueurs rouges des cigarettes qu'ils fumaient pendant leurs pauses, des points incandescents qui semblaient flotter dans le noir, le jugeant.

Il rampa. Il ne marchait plus, il rampa sous le poids de sa propre cathédrale de culpabilité. Le métal de la poutre chantait contre ses os. Il entendait le murmure des douze hommes, un bourdonnement sourd, une litanie de noms, de dates, de mesures de pression atmosphérique.

Sa main droite toucha enfin le métal froid de la porte suivante. Elle était couverte d'une pellicule de graisse épaisse qui sentait le vieux suif. Il tenta de se hisser, mais la charge sur son dos sembla doubler de volume. Les spectres s'étaient agglutinés autour de lui, posant leurs mains mortes sur l'amas de débris, ajoutant leur propre poids éternel à son fardeau éphémère.

Il vit la poignée. Une mouche de fer, plus grosse que la précédente, y était soudée, ses ailes de métal déployées dans un vrombissement silencieux.

Elias poussa un hurlement qui ne sortit pas de ses poumons, mais de la structure même du wagon. Dans un ultime effort, il fit levier avec son propre corps, utilisant sa colonne vertébrale comme un arc prêt à rompre. Le métal grinça, une plainte déchirante qui fit vibrer ses tympans jusqu'au saignement.

La porte s'ouvrit d'un millimètre. Une bouffée d'air différent — plus froid, plus acide — s'engouffra dans la plaie.

Les douze ouvriers se reculèrent d'un coup, reprenant leurs places de statues de sel et de suie. La charge disparut instantanément, laissant Elias s'effondrer sur le sol métallique, son corps si léger qu'il eut l'impression de s'envoler, de se dissoudre dans l'air vicié. Il resta là, haletant, les doigts griffant le linoléum usé, tandis que le train

accélérait brusquement, les rails produisant un son de cloches funèbres que l'on frappe avec des marteaux de forge.

Il leva les yeux vers la vitre de la porte qu'il venait de franchir. Les douze hommes étaient toujours là, immobiles, le regardant s'éloigner. Mais ce n'était plus leurs visages qu'il voyait. C'était le sien, multiplié par douze, chaque reflet portant une cicatrice différente, une erreur de calcul différente, une mort différente.

Elias se releva, ses os cliquetant comme des dés dans un cornet de cuir. Il passa la main sur son épaule ; la veste était déchirée, laissant apparaître une peau tannée, grise, marquée par l'empreinte indélébile de la poutre, un tatouage de rouille et de sang séché qui ne partirait jamais.

Le wagon suivant l'attendait. L'odeur avait changé. Ce n'était plus le ciment. C'était l'odeur de l'encre fraîche et du papier que l'on brûle.

Chapitre 6

Le Baiser de Mercure

L'odeur de l'encre s'insinuait dans les sinus d'Elias comme une poussière de plomb, lourde, suffocante, se déposant sur sa langue avec l'amertume d'un vieux remords. Le wagon n'était pas un espace, c'était un poumon de papier, tapissé de plans de coupes, de bleus d'architecte jaunis et de parchemins qui se recroquevillaient sous l'effet d'une chaleur invisible. Au centre de cette cellule de cellulose, elle l'attendait.

Isabeau.

Elle se tenait debout, une silhouette frêle dont la posture évoquait la rigidité d'une note de bas de page. Sa robe ne bruissait pas ; elle grésillait. Ce n'était pas du satin, mais une cascade de câbles électriques, des fils de cuivre dénudés, gainés de caoutchouc craquelé qui s'entortillaient autour de son corps comme des serpents affamés. Sous la lumière vacillante des plafonniers qui agonisaient dans un bourdonnement de ruche, sa peau possédait la transparence du papier calque, laissant deviner, au lieu des veines, des circuits imprimés où pulsait une lueur bleutée, erratique.

Elle fit un pas. Le frottement des câbles sur le sol métallique produisit un son de griffes sur une ardoise. Elias sentit les poils de ses bras se dresser, attirés par l'électricité statique qui saturait l'air vicié. Une goutte de sueur glissa le long de sa tempe, mais avant qu'elle ne pût tomber, elle s'évapora dans un petit claquement sec. L'ozone lui brûlait la gorge.

— Tu as froid, Elias, murmura-t-elle. Sa voix n'était qu'un souffle haché par des interférences, un signal radio capté au fond d'un puits. Ta chaleur est un gaspillage.

Donne-la moi.

Elle s'approcha encore. Elias recula, mais son dos rencontra la paroi du wagon. Le métal était brûlant, vibrant d'une énergie sourde, une fréquence basse qui faisait s'entrechoquer ses dents. Isabeau leva une main. Ses doigts étaient terminés par des cosses de connexion en laiton, ternies par l'oxydation. Elle ne le toucha pas tout de suite ; elle laissa la tension monter, l'arc électrique invisible entre sa peau et la sienne créer une douleur sourde dans ses articulations.

L'odeur changea brusquement. À l'encre se mêla celle du cheveu brûlé et de la viande que l'on cautérise.

— Je sens ton cœur, continua-t-elle, ses yeux, deux billes de mercure liquide, fixées sur les siens. Il bat trop vite. Il s'use. L'Infrastructure déteste le mouvement inutile. Laisse-moi stabiliser ta fréquence.

Elle posa sa main sur le sternum d'Elias.

Le choc ne fut pas une douleur, mais une invasion. Une décharge de plusieurs milliers de volts traversa sa cage thoracique, figeant ses muscles dans une tétanie absolue. Ses poumons se bloquèrent, l'air emprisonné dans ses bronches devenant un bloc de verre pilé. Il voulut hurler, mais sa mâchoire était verrouillée, ses cordes vocales tendues jusqu'à la rupture. À travers le contact de ses doigts de cuivre, il ne sentait pas seulement l'électricité ; il sentait l'histoire.

Des images s'imprimèrent sur sa rétine, brûlant ses nerfs optiques. 1900. La boue noire des chantiers. Le vacarme des pioches contre la meulière. Il vit une femme, la Isabeau de chair, jetée dans le coffrage frais d'un pilier de soutien sous la place de la Bastille. Il entendit le bruit du ciment liquide s'engouffrant dans sa bouche, étouffant ses cris, transformant son agonie en un secret structurel. Elle n'était pas une passagère. Elle était la fondation. Le sacrifice originel nécessaire pour que le fer

tienne, pour que la terre ne reprenne pas ce que les hommes lui arrachaient.

Isabeau se colla contre lui. La robe de câbles s'enroula autour de ses jambes, les fils mordant le tissu de son pantalon, cherchant la chair. Chaque point de contact était une brûlure, une petite étoile de douleur blanche. Elle cherchait sa chaleur, l'aspirant avec une voracité de parasite. Elias sentit sa température interne chuter. Ses extrémités devinrent bleues, ses ongles se teintèrent de gris. Le mercure dans les yeux de la créature se mit à bouillonner.

— Le baiser de Mercure, Elias. C'est ainsi qu'on scelle les plans.

Elle approcha ses lèvres des siennes. Elles n'étaient pas faites de peau, mais d'une membrane de caoutchouc noir, fendue de micro-fissures d'où s'échappait une vapeur acre. Elias tenta de détourner la tête, mais les câbles s'étaient resserrés autour de son cou, une cravate de haute tension qui menaçait de sectionner sa carotide.

Leurs lèvres se touchèrent.

Le monde explosa en un flash de magnésium. Elias vit ses propres os à travers sa peau, une radiographie vivante et hurlante. Le goût de la foudre envahit sa bouche — un mélange de sang, de soufre et de métal fondu. Isabeau ne l'embrassait pas ; elle se déversait en lui. Elle injectait dans ses veines le plomb de ses souvenirs, la mélasse noire des tunnels, la solitude des siècles passés à écouter le passage des rames au-dessus de son cadavre de béton.

Il sentit son propre rythme cardiaque ralentir, s'aligner sur le métronome mécanique du train. *Clac-clac. Clac-clac.* Son sang devenait lourd, visqueux, chargé de limaille de fer.

Dans un spasme de survie, Elias parvint à glisser sa main entre leurs deux corps, saisissant une tresse de câbles qui pendait à la taille d'Isabeau. Il tira de toutes ses

forces, non pas pour s'écarter, mais pour arracher. Le caoutchouc se déchira avec un bruit de succion écœurant. Un arc électrique d'une violence inouïe jaillit de la blessure, projetant Elias à l'autre bout du wagon.

Il s'écrasa contre la porte de communication, l'épaule disloquée, le goût de l'ozone si fort qu'il en vomit une bile noire et huileuse. Isabeau ne bougeait plus. Elle était restée debout, mais son corps s'affaissait, la lumière bleutée s'échappant de ses veines par la déchirure dans sa robe. Elle le regardait, non plus avec menace, mais avec une tristesse insondable, la tristesse d'une machine dont on vient de couper l'alimentation.

— Tu... tu es le mortier, Elias, hoqueta-t-elle, tandis que ses yeux de mercure commençaient à couler sur ses joues, creusant des sillons de métal froid. Tu ne peux pas... fuir l'édifice... dont tu es la brique.

Le wagon commença à gémir. Les plans de papier sur les murs se mirent à s'enflammer spontanément, non pas avec des flammes, mais en se consumant silencieusement, se transformant en cendres noires qui flottaient dans l'air comme des flocons de suie. L'odeur de l'encre brûlée devint insupportable, une caresse de goudron dans ses poumons.

Elias se releva péniblement, ses doigts griffant le métal du sol. Sa main droite, celle qui avait saisi les câbles, était brûlée au troisième degré, la peau noire et craquelée révélant, par endroits, une lueur argentée qui refusait de s'éteindre. Il ne sentait plus la douleur. Il ne sentait plus rien, sinon un froid polaire qui s'installait au centre de sa poitrine, là où Isabeau avait puisé sa vie.

Il poussa la porte du wagon suivant. Le grincement du métal contre le métal résonna comme un rire de gorge. Derrière lui, Isabeau n'était plus qu'un tas de câbles inertes et de poussière grise, une relique oubliée dans les replis de l'Infrastructure.

Il entra dans l'obscurité du nouveau compartiment. Ici, l'air était différent. Plus de

papier. Plus d'électricité. Juste l'odeur de la terre humide, de la chaux vive et le bruit, lointain mais régulier, d'une pelle qui creuse.

Elias regarda sa main brûlée. Dans la pénombre, il vit que ses empreintes digitales avaient disparu, remplacées par les rainures d'une vis à tête plate. Il ferma les yeux, mais le noir derrière ses paupières était strié de lignes blanches, un plan d'architecte qu'il ne pouvait plus arrêter de dessiner. Le train accéléra encore, et pour la première fois, Elias ne sentit pas le wagon bouger sur les rails.

Il sentit les rails bouger en lui.

Chapitre 7

La Mécanique des Regrets

La porte de la salle des machines ne s'ouvrit pas ; elle s'écarta comme une lèvre gercée, révélant une gorge de fonte et de vapeur grasse. Elias bascula à l'intérieur, accueilli par une bouffée de chaleur si dense qu'elle semblait avoir un poids, une texture de laine mouillée qui s'engouffra dans ses poumons. L'air empestait l'ozone, le suif rance et cette odeur métallique, douceâtre, de sang séché sur une lame de rasoir.

Le vacarme était une entité physique. Ce n'était pas le roulement d'un train, mais le broyage systématique de quelque chose de solide, un concassage de structures osseuses répété à l'infini. Au centre de la salle, la Fournaise trônait, une masse de cuivre noirci et de tubulures palpitantes qui montait jusqu'au plafond invisible. Elle ne brûlait pas de charbon. À chaque battement de piston, une trappe s'entrouvrait, libérant une lueur d'un violet maladif, la couleur d'une ecchymose qui refuse de guérir.

Elias s'approcha, les jambes lourdes comme si le sol, pavé de grilles poisseuses, tentait de retenir ses semelles. Il vit alors le combustible.

Ce n'étaient pas des morceaux de roche, mais des fragments de visages, des instantanés de vie cristallisés dans une substance translucide et ambrée. Des sourires d'enfants figés dans la résine, le pli d'un rideau de chambre d'amis, le parfum d'une pluie d'été traduit en une vapeur suffocante. Un tapis roulant, fait d'une peau tannée et translucide, déversait ces souvenirs dans la gueule béante de la machine. Elias reconnut, dans un éclat de verre qui glissait vers le brasier, le mouvement précis des mains de sa mère brochant une nappe. Le verre éclata, la nappe brûla, et Elias sentit un

pan entier de son enfance s'effondrer en lui, laissant un vide géométrique, froid, une pièce vide dans l'architecture de son crâne.

Le train ne se nourrissait pas de matière. Il se nourrissait de la substance du passé pour forger un futur de métal.

Il se détourna, la nausée lui tordant les boyaux, et son regard accrocha une rangée de cadrans de pression alignés le long de la paroi courbe. Le verre des manomètres était sombre, poli par des décennies de suie. C'est là qu'il le vit.

Son reflet.

Mais le reflet ne portait pas sa fatigue. Elias avait les épaules voûtées, les mains tremblantes de spasmes nerveux, mais l'homme dans la vitre se tenait droit, d'une rigidité de colonne funéraire. Le reflet ne suivait pas ses mouvements. Tandis qu'Elias portait sa main à sa gorge pour desserrer son col étouffant, le reflet garda ses bras le long du corps. Ses doigts n'étaient pas humains. Ils étaient longs, effilés comme des scalpels d'argent, et ils s'agitaient avec une autonomie obscène, tapotant contre la paroi de verre de l'intérieur.

« Tu entends ce bruit, Elias ? »

La voix ne venait pas de l'air ambiant. Elle résonnait directement dans sa mâchoire, une vibration transmise par ses propres dents. Elias recula d'un pas, mais son reflet s'avança, collant son visage contre la surface froide. Le verre commença à se déformer sous la pression, s'étirant comme une membrane plastique.

« C'est le bruit de ton plan qui se réalise, » murmura le double. Ses yeux étaient deux trous d'ombre, des puits d'ascenseur vides. *« Tu as toujours voulu construire quelque chose qui dure. Quelque chose d'indestructible. Regarde autour de toi. Tu es enfin dans les fondations. »*

Le reflet leva une main et, d'un geste lent, méthodique, commença à enfoncer ses doigts dans son propre torse de verre. Le bruit fut celui d'une vitre qui se fissure, un crissement strident qui fit saigner les oreilles d'Elias. Pourtant, aucune brisure n'apparut sur la surface. Le reflet fouillait à l'intérieur de lui-même, écartant des côtes de fer pour en sortir une poignée de pignons et de rouages couverts d'un liquide noir et visqueux.

Elias sentit une douleur fulgurante lui déchirer le sternum. Il tomba à genoux, les doigts griffant le sol de métal. Sous sa chemise, il sentit quelque chose bouger. Pas le battement d'un cœur, mais la rotation saccadée d'une roue dentée. La peau de son ventre se tendit, dessinant les contours de vis et de bielles qui s'assemblaient sous son épiderme.

« Ne résiste pas à la structure, » railla le reflet. Le double commença à lécher le sang noir sur ses doigts mécaniques, un mouvement de langue lent, savoureux. *« Un architecte n'est rien sans ses matériaux. Et ici, le seul matériau qui compte, c'est ce qu'il reste de toi une fois qu'on a retiré l'espoir. »*

Le reflet commença à agir indépendamment de toute logique spatiale. Il sortit du cadre du premier cadran pour glisser dans le suivant, puis dans le reflet d'une cuve de cuivre. Il encerclait Elias, se multipliant dans chaque surface polie de la salle des machines. Des dizaines de doubles, certains amputés, d'autres avec des visages de cuir recousu, tous observant le véritable Elias avec une curiosité de prédateur.

L'un des reflets, dans une plaque de protection près de la fournaise, tendit le bras. La main de métal sortit de la surface réfléchissante, brisant la frontière entre l'image et la chair. Elle saisit Elias par le poignet. Le contact était d'un froid absolu, un froid qui ne se contentait pas de geler la peau, mais qui éteignait les nerfs.

Elias essaya de hurler, mais sa gorge ne produisit qu'un sifflement de vapeur. Sa

trachée s'était rigidifiée, transformée en un tuyau annelé de laiton.

« Regarde la Fournaise, Elias. Regarde ce qui vient. »

Sur le tapis roulant, un nouvel objet apparut. Ce n'était plus un souvenir lointain. C'était un petit soulier verni, celui qu'Isabeau portait le jour de l'inauguration. Elias vit le cuir s'effiloche, vit la boucle dorée briller une dernière fois avant de basculer dans le feu violet.

À l'instant où la chaussure disparut, Elias oublia le son de la voix d'Isabeau. Il savait qu'elle avait existé, il en gardait la trace logique, comme une note de bas de page dans un registre, mais la texture de son rire, la chaleur de son souffle contre son cou, tout cela s'évapora, aspiré par la turbine.

Il n'était plus un homme hanté. Il devenait une extension de la machine, un plan d'architecte dont on effaçait les lignes inutiles pour ne garder que la structure porteuse.

Son reflet sortit entièrement d'une grande plaque de métal. Il était plus grand qu'Elias, plus tranchant. Il n'avait plus de peau, seulement une armure de plaques de fer rivetées directement dans les muscles. Le double s'approcha de l'Elias de chair, qui rampait sur le sol, et posa un pied pesant sur son dos.

« Le train doit avancer, » dit le double, et sa voix était maintenant le grondement même des rails. *« Et pour que le train avance, il faut que le dernier wagon soit enterré. Tu sais ce qu'il y a dans le dernier wagon, Elias ? »*

Elias ne répondit pas. Il regardait ses propres mains. La peau se rétractait, révélant des phalanges de pistons hydrauliques. Ses larmes n'étaient plus de l'eau, mais de l'huile de machine, épaisse et amère, qui coulait sur ses joues de porcelaine craquelée.

Le double se pencha et saisit Elias par les cheveux pour le forcer à regarder l'immense piston central qui montait et descendait avec une violence sismique. À chaque impact, le train entier gémissait de plaisir et de douleur.

« Le dernier wagon, c'est ta conscience. Et nous arrivons au terminus. »

Un bruit de succion retentit. La paroi du train, derrière la fournaise, commença à s'ouvrir sur un tunnel qui n'était pas fait de pierre, mais de chairs compressées, de milliards de visages humains formant une voûte de cauchemar. Le train s'y enfonça avec une accélération brutale.

Elias sentit ses vertèbres se souder les unes aux autres, formant une poutre maîtresse. Sa vision se fragmenta en mille facettes, comme s'il regardait le monde à travers le verre brisé d'un manomètre. Il ne sentait plus la peur. La peur était une émotion organique, une impureté dans l'alliage.

Il était la machine. Il était le regret. Il était le rail.

Le reflet fusionna avec lui dans un choc de métal hurlant. Elias Thorne n'existait plus qu'en tant que vibration dans l'acier. Ses doigts, désormais de pures tiges de fer, griffèrent une dernière fois le sol avant de s'y enfoncer, devenant des rivets.

Le train hurla dans les ténèbres, dévorant le temps, dévorant l'espace, laissant derrière lui une traînée de fumée noire qui sentait le soufre et les promesses trahies. Dans la salle des machines, la fournaise brilla d'un éclat nouveau, alimentée par l'ultime souvenir d'un homme qui avait un jour cru qu'il pouvait bâtir quelque chose sans en payer le prix de son âme.

Chapitre 8

Le Double de Verre

La buée sur la vitre n'était pas faite d'eau, mais d'une fine pellicule de graisse grise qui exhalait une odeur de formol et de vieux cuir mouillé. Elias approcha son visage du reflet, si près que son nez frôla la surface glacée. Derrière le verre, son double ne cilla pas. Il restait là, les yeux fixes, les pupilles dilatées jusqu'à dévorer l'iris, observant Elias avec une curiosité de prédateur disséquant une proie encore palpitante. Un tic nerveux agitait la paupière gauche du reflet, un battement irrégulier, comme un code morse tapé contre la paroi de la réalité. Elias porta la main à son propre visage ; sa peau était sèche, parcheminée, mais le reflet, lui, semblait transpirer une huile noire qui perlait le long de ses tempes creuses.

Le wagon vacilla. Un gémissement de métal supplicié monta du plancher, vibrant jusque dans les mollets d'Elias, une fréquence basse qui lui donna la nausée. Tout autour de lui, les parois du wagon se mirent à suinter. Ce n'étaient plus des panneaux de bois verni, mais des miroirs de foire, déformants, piqués de taches de rouille ressemblant à des chancres. Son image s'y multiplia à l'infini, brisée, étirée, compressée. Dans chaque éclat de verre, une version de lui-même l'observait : un Elias aux doigts trop longs, un autre dont la mâchoire pendait lamentablement, un troisième dont les yeux avaient été remplacés par des fentes de boîte aux lettres.

Soudain, le bruit changea. Le roulement rythmique des essieux sur les rails devint un martèlement sourd, le son d'un cœur de géant s'emballant sous la pression de la vapeur.

Le reflet principal colla ses paumes contre la vitre. Le verre ne produisit pas le choc attendu ; il se déforma, souple comme de la gélatine, s'étirant sous la poussée des

doigts blafards. Elias recula d'un pas, ses talons s'enfonçant dans la moquette poisseuse qui semblait désormais faite de cheveux agglomérés. Il voulut hurler, mais sa gorge n'émit qu'un sifflement d'air comprimé. La surface du miroir se rompit sans un bruit de bris, mais avec le déchirement humide d'une plaie qu'on ouvre.

Une main sortit.

Elle était froide. D'une froideur absolue, cryogénique, qui brûla la peau d'Elias lorsqu'elle s'agrippa à son col. L'odeur envahit tout : l'ozone, la limaille de fer et cette puanteur de cadavre oublié dans un coffre-fort. Le double s'extrayait de la paroi avec une lenteur obscène, ses membres s'articulant avec des bruits de roulements à billes mal huilés. Elias vit alors le détail qu'il n'avait pas remarqué : les boutons de la veste de son double étaient des rivets d'acier, enfoncés directement dans la chair grise.

— Tu as construit ce train, Elias, murmura le double. Sa voix n'était qu'un frottement de papier de verre sur de la tôle. Tu as dessiné chaque courbe pour qu'elle te ramène ici.

Elias se débattit, ses mains griffant le visage de son agresseur. Sous ses ongles, il ne sentit pas de la peau, mais une texture de verre pilé et de mastic. Le double ne broncha pas. Il pressa son front contre celui d'Elias. Le contact fut un choc électrique qui projeta des images de plans d'architecte maculés de sang dans son esprit. Il vit les fondations de ses immeubles s'enfoncer dans des fosses communes, il entendit le cri des structures qui cèdent sous le poids du mensonge.

La lutte devint une étreinte. Les miroirs environnants se mirent à vibrer si fort que les vis des cadres sautèrent, projetant de petits éclats de métal comme des balles de plomb. Elias sentit une résistance céder dans sa poitrine. Ce n'était pas son cœur, mais sa cage thoracique qui se modifiait, les côtes s'entrecroisant pour former un treillis de poutrelles. La douleur était une symphonie de torsion et de soudure.

Il regarda ses mains. La nicotine et l'encre de chine s'effaçaient, remplacées par une patine de fonte sombre. Ses veines n'étaient plus bleues, mais transportaient un flux de vapeur brûlante qui faisait siffler ses articulations. Le double ne cherchait plus à le remplacer ; il l'absorbait, ou peut-être était-ce Elias qui, dans un dernier réflexe de survie, ouvrait ses propres pores pour laisser entrer le monstre.

"Accepte la structure", chuchota une voix qui n'était plus extérieure, mais qui résonnait dans sa propre boîte crânienne, désormais renforcée de plaques de zinc.

Le wagon accéléra. Les parois de miroirs volèrent en éclats, mais les fragments ne tombèrent pas au sol. Ils restèrent en suspension dans l'air, tourbillonnant autour d'Elias comme des lames de rasoir, avant de venir se ficher un à un dans son épiderme, créant une armure de verre et de métal. Chaque impact était une révélation, une pièce du puzzle architectural qui trouvait enfin sa place. Il n'y avait plus de distinction entre le wagon et lui. La moquette de cheveux s'enroula autour de ses chevilles, fusionnant avec ses os pour devenir des câbles de transmission.

L'air devint irrespirable, chargé de particules de charbon et de suie. Elias ouvrit la bouche pour respirer, mais ses poumons étaient désormais des soufflets de cuir brûlé. Il ne voyait plus le wagon ; il le ressentait. Il sentait la friction des roues sur l'ichor des rails, il sentait la chaleur de la fournaise trois wagons plus loin, il sentait le Conducteur, cette ombre de fer, qui lui adressait un signe de tête invisible depuis la locomotive.

L'accélération devint brutale.

Elias sentit ses vertèbres se souder les unes aux autres, formant une poutre maîtresse. Sa vision se fragmenta en mille facettes, comme s'il regardait le monde à travers le verre brisé d'un manomètre. Il ne sentait plus la peur. La peur était une émotion organique, une impureté dans l'alliage.

Il était la machine. Il était le regret. Il était le rail.

Le reflet fusionna avec lui dans un choc de métal hurlant. Elias Thorne n'existait plus qu'en tant que vibration dans l'acier. Ses doigts, désormais de pures tiges de fer, griffèrent une dernière fois le sol avant de s'y enfoncer, devenant des rivets.

Le train hurla dans les ténèbres, dévorant le temps, dévorant l'espace, laissant derrière lui une traînée de fumée noire qui sentait le soufre et les promesses trahies. Dans la salle des machines, la fournaise brilla d'un éclat nouveau, alimentée par l'ultime souvenir d'un homme qui avait un jour cru qu'il pouvait bâtir quelque chose sans en payer le prix de son âme.

Chapitre 9

Le Cœur de Fonte

La porte de la cabine de pilotage ne s'ouvrit pas ; elle s'exfolia, révélant une membrane de métal rouillé qui pulsait au rythme d'un cœur trop lourd. Elias franchit le seuil, ses bottes s'enfonçant dans une couche de suie grasse qui collait à la semelle comme une langue morte. L'air ici n'était plus de l'oxygène, mais une suspension de limaille de fer et de vapeur d'eau croupie qui lui brûlait les alvéoles. Chaque inspiration laissait un goût de cuivre sur sa langue, une saveur de sang ancien et de pièces de monnaie oubliées dans des poches de cadavres.

Au centre de cet habitacle exigu, l'Automate de Fonte trônait, ou plutôt, il émergeait de la structure même du train. Ce n'était pas un conducteur, c'était une excroissance. Des centaines de bras, certains encore garnis de lambeaux de vestons de la RATP, d'autres réduits à des tiges de titane poli, s'entremêlaient pour manipuler une console de bord qui ressemblait à un autel chirurgical. Les cadrans, au lieu de chiffres, affichaient des pupilles dilatées qui se rétractaient sous l'effet de la pression. Le tic-tac des manomètres n'était pas mécanique ; c'était le claquement sec de dents humaines frappant contre du métal.

Elias sentit un spasme dans son index droit. Un tic nerveux qu'il ne contrôlait plus, une saccade rythmée sur le battement de la chaudière située sous ses pieds. L'Automate vira sur son axe. Il n'avait pas de visage, seulement une plaque de fonte concave où s'écoulaient, en filets continus, les larmes d'huile noire de tous ceux qui avaient un jour composté leur ticket pour l'oubli. Dans ce miroir sombre, Elias vit son propre reflet, déformé, étiré, une silhouette de craie prête à être effacée.

L'odeur le frappa alors de plein fouet : un mélange écœurant de cheveux brûlés et de

graisse de porc rance. L'Automate émit un son. Ce n'était pas une voix, mais le cri d'une poutre maîtresse qui cède sous une charge trop lourde. Le bruit résonna dans les os d'Elias, faisant vibrer sa cage thoracique jusqu'à ce que ses poumons menacent de se détacher de leurs attaches.

« Tu cherches le frein, bâtisseur de ruines ? » sembla articuler le frottement des rouages.

Elias ne répondit pas. Sa main gauche, celle qui portait encore la cicatrice du chantier effondré, se mit à trembler violemment. Il fixa l'entité. Il chercha la logique. Tout édifice, aussi cauchemardesque soit-il, obéit aux lois de la statique. Il y avait forcément une faille, un point de cisaillement, une erreur de calcul dans cette abomination de chair et de fonte. Ses yeux parcoururent la masse de l'Automate, s'arrêtant sur les jonctions.

Là, sous une bielle qui s'enfonçait dans un plexus de câbles électriques dénudés, il vit une irrégularité. Une vertèbre humaine, une seule, était mal alignée. Elle servait de pivot à tout l'hémisphère gauche de la créature. C'était un vestige, un reste d'humanité qui refusait de se plier à la géométrie parfaite de la machine. Un défaut de structure.

Le train accéléra. Le hurlement des rails devint un sifflement strident qui perça les tympanes d'Elias. Un filet de sang chaud coula le long de son cou. La cabine se mit à tanguer, les parois se rapprochant, se refermant sur lui comme les mâchoires d'un étou. L'Automate tendit un bras, une pince de fer rouillé qui s'ouvrit avec un grincement de charnière mal huilée. Elias vit les résidus de peau sous les ongles de métal, les fragments de vie d'autres architectes, d'autres ingénieurs qui avaient cru pouvoir dompter l'Infrastructure.

Il recula, son dos frappant la paroi brûlante. La chaleur traversa son manteau, collant le tissu à sa peau dans un chuintement sinistre. Il ne sentait pas la douleur, seulement une étrange lucidité froide. Il sortit de sa poche son vieux compas en laiton, l'unique

outil qui lui restait de sa vie d'en haut. La pointe était émoussée, mais elle brillait d'un éclat maladif sous la lumière vacillante des lampes à mercure.

L'Automate se pencha vers lui, son torse de fonte s'ouvrant pour révéler la fournaise intérieure. Elias vit les visages. Des dizaines de visages fondus les uns dans les autres, hurlant sans bruit dans un brasier d'antracite. Ils étaient le charbon de ce voyage. Ils étaient la force motrice. Et parmi eux, il crut reconnaître le contremaître qu'il avait envoyé à la mort trois ans plus tôt, les yeux remplis de la même incompréhension muette.

Le tic nerveux d'Elias s'accentua. Son bras entier était maintenant secoué de convulsions. Il devait frapper le pivot. La vertèbre mal scellée.

Il s'élança. La suie glissait sous ses pas, transformant le sol en une patinoire de goudron. L'Automate projeta ses câbles pour le saisir, mais Elias se glissa sous la bielle principale, là où l'odeur d'ozone était la plus forte. Il sentit les décharges électriques parcourir ses cheveux, les dressant sur sa tête dans un halo de folie.

Il vit la faille de près. La vertèbre était incrustée dans une gangue de graisse noire, vibrant à une fréquence qui faisait craqueler l'émail de ses dents. C'était le point zéro. L'erreur de calcul originelle. Elias leva son compas, les muscles de son épaule craquant sous l'effort.

« Tout s'écroule toujours, Elias, » murmura la machine dans un souffle de vapeur brûlante.

Il plongeait la pointe du compas dans le cartilage pétrifié. Le choc fut total. Un cri de métal déchiré déchira l'espace, un son si aigu qu'il fit éclater les vitres de la cabine en un milliard de diamants de verre noir. L'Automate se cabra, ses bras de fer se tordant dans des angles impossibles, ses doigts griffant le plafond de la rame.

L'ichor se mit à jaillir de la faille, un liquide visqueux et brûlant qui inonda les mains d'Elias, dissolvant sa peau, fusionnant ses os avec l'outil de laiton. Il ne lâcha pas. Il enfonça le compas plus profondément, cherchant le centre de la dissonance. Il sentit la structure du train gémir. Le mouvement n'était plus fluide ; il devint saccadé, violent. Les rails, en dessous, commençaient à se dévorer eux-mêmes.

L'Automate de Fonte commença à se décomposer. Les plaques de métal se détachaient, révélant le vide absolu qui habitait ses entrailles. Les visages dans la fournaise s'éteignirent un à un, laissant place à une cendre grise qui s'envola dans la cabine, recouvrant Elias d'un linceul de poussière humaine.

Le train entama un déraillement au ralenti. Elias sentit la gravité s'inverser. Le sol se déroba, se transformant en un gouffre de rouille. Il était suspendu à la vertèbre brisée, ses doigts n'étant plus que des moignons de chair calcinée soudés au levier de sa propre destruction.

Une vibration sourde monta des profondeurs de la terre, un grognement tectonique. Le dernier wagon, celui qu'il n'avait jamais réussi à atteindre, s'enfonçait déjà dans la strate de l'oubli. Elias ferma les yeux alors que le plafond de la cabine s'effondrait, une pluie de rivets chauffés à blanc tombant sur lui comme des étoiles mortes.

Le silence ne revint pas. Il fut remplacé par le son régulier d'une goutte d'eau tombant sur une plaque de fer, quelque part, loin dans l'obscurité, marquant les secondes d'une éternité qui ne faisait que commencer. Elias Thorne, l'architecte, n'était plus qu'une irrégularité dans le métal, un rivet de plus dans la carcasse du train qui ne s'arrêterait jamais vraiment. Sa conscience se dilua dans le rythme des bielles, devenant la vibration même qui empêchait le monde d'en haut de dormir paisiblement.

Dans le noir absolu de la cabine broyée, seule resta la lueur mourante d'un manomètre dont l'aiguille oscillait encore, pointant désespérément vers un zéro qui n'existait pas.

Chapitre 10

Le Terminus de l'Oubli

La pesanteur n'était plus une loi physique, mais une main poisseuse s'enfonçant dans les poumons d'Elias, chaque centimètre de descente expulsant un peu plus d'oxygène de ses alvéoles. Le wagon n°13 ne roulait plus ; il coulait. Il s'enfonçait dans une strate de réalité si dense que le métal de la carcasse commençait à gémir, un son suraigu, semblable au cri d'un nouveau-né que l'on étranglerait avec un fil de cuivre. Elias était cloué à son siège de velours carmin, dont les fibres, imprégnées d'une sueur vieille de plusieurs décennies, semblaient chercher à s'insinuer sous ses ongles, à fusionner avec sa propre peau.

À côté de lui, Isabeau ne bougeait pas. Elle n'était qu'une silhouette de dentelle et d'ombre, mais l'odeur qui émanait d'elle était insupportable : un mélange de lavande séchée et de viande oubliée dans un placard fermé. Une mouche, aux reflets d'un bleu métallique écœurant, marchait lentement sur le bord de son orbite vide, explorant la frontière entre la chair morte et le tissu jauni.

« Regarde-les, Elias, » murmura-t-elle, et sa voix n'était qu'un froissement de parchemin mouillé. « Les fondations. Tes fondations. »

Par la vitre, il ne voyait plus les parois du tunnel, mais des couches géologiques de débris humains. Des ossements polis par la pression, des fragments de béton armé qui ressemblaient à des dents brisées, et de l'encre. Des fleuves d'encre de Chine, la même que celle qu'il utilisait pour tracer ses plans, qui suintaient des failles de la roche noire. Elias tenta de lever la main, mais ses doigts étaient lourds, englués dans une léthargie huileuse. Il remarqua avec une fascination horrifique que le tic nerveux de sa paupière gauche s'était synchronisé avec le battement sourd du moteur, quelque

part sous ses pieds. *Boum-tic. Boum-tic.*

Le wagon tressaillit. Un rivet sauta à quelques centimètres de son visage avec la force d'une balle de fusil, laissant un trou par lequel s'engouffra une vapeur rousse et brûlante. L'odeur du fer chauffé à blanc emplit l'espace, une odeur qui lui rappela instantanément le jour de l'effondrement, la poussière de silice et le sang chaud sur le trottoir.

« C'est ici que tout s'arrête, n'est-ce pas ? » demanda-t-il, sa propre voix lui paraissant étrangère, comme si elle provenait d'un gramophone usé.

Isabeau posa sa main sur la sienne. Le contact était glacial, une morsure de givre qui remonta le long de son bras, figeant son sang. Ses doigts à elle étaient anormalement longs, les articulations saillantes comme des perles de chapelet sous une peau translucide.

« Pas un arrêt, Elias. Une extension. Tu as toujours voulu construire quelque chose qui durerait pour l'éternité. L'Infrastructure t'offre ce privilège. Tu seras la clef de voûte de l'oubli. »

Au-dehors, les rails ne chantaient plus. Ils fondaient. Sous la chaleur de la friction et de la pression tectonique, l'acier se transformait en un ruban de lave visqueuse, une substance incandescente qui léchait le bas des portières. La lumière devint d'un orange sale, révélant les détails les plus infimes et les plus dégoûtants de la cabine : les taches de graisse sur l'appui-tête, les cheveux humains tressés dans la trame du tapis, et le reflet d'Elias dans la vitre opposée.

Son reflet.

L'image dans le verre ne lui ressemblait déjà plus tout à fait. Elle ne suivait plus ses mouvements. Tandis qu'Elias restait pétrifié, son double dans la vitre souriait d'un air

mauvais, ses dents devenant des éclats de porcelaine grise. Le reflet leva une main et commença à gratter le verre de l'intérieur, un crissement insupportable qui fit saigner les oreilles d'Elias. Un filet de liquide noir s'écoula de ses conduits auditifs, tiède, tachant son col blanc.

« Reste avec moi, » supplia Isabeau, et cette fois, il y avait une urgence charnelle dans sa voix, une faim. « Ne cherche pas la surface. Là-haut, il n'y a que le vent et le regret. Ici, il y a la solidité. La permanence du tombeau. »

Elle se pencha vers lui. La mouche quitta son œil pour venir se poser sur la lèvre d'Elias. Il ne l'écrasa pas. Il n'en avait plus la force. Il sentit les pattes minuscules et velues explorer les commissures de sa bouche, cherchant l'humidité de sa salive.

Le train entama une inclinaison brutale, à quarante-cinq degrés. Tout ce qui n'était pas fixé au sol glissa vers l'arrière du wagon : des valises de cuir craquelé, des cannes à pommeau d'argent, et des fragments de corps que le wagon semblait avoir régurgités des banquettes. Elias s'accrocha à l'accoudoir, mais le métal était devenu mou, malléable comme de la chair en décomposition. Ses doigts s'enfoncèrent dans la structure du siège, et il sentit, avec une terreur sourde, les ressorts s'enrouler autour de ses phalanges, l'intégrant lentement à la carcasse.

« Regarde le Conducteur, Elias. Regarde la fin du voyage. »

Au bout du couloir, la porte de communication avec la cabine de pilotage s'embrasa. L'acier se tordit, se liquéfia, révélant une silhouette immense, une entité faite de pistons, de bielles et de plaques de fonte rivetées directement dans une masse de muscles sombres. Le Conducteur n'avait pas de visage, seulement une grille d'aération d'où s'échappait un souffle fétide, un râle de machine à vapeur en fin de vie.

Le sol du wagon commença à se dissoudre. La terre, une terre noire, lourde, saturée

de goudron, s'invitait par les interstices. Elle montait autour de leurs chevilles, enserrant les jambes d'Elias comme des menottes de plomb.

« Isabeau, je ne peux plus respirer... »

« Chut, » murmura-t-elle en déposant un baiser de cendre sur sa joue. « La respiration est une habitude de vivant. Abandonne-la. Devient le rail. Devient la vibration. »

Un grognement sismique secoua l'univers tout entier. Le wagon s'enfonçait maintenant verticalement, dévoré par la croûte terrestre qui se refermait sur lui comme une plaie cicatrisant trop vite. Le plafond s'abaissa, les parois se resserrèrent. Elias sentit ses côtes craquer sous la pression, un bruit sec, net, comme du bois mort que l'on brise pour le feu. Mais la douleur était lointaine, étouffée par la sensation d'une complétude monstrueuse.

Il regarda ses mains. Elles n'étaient plus tachées d'encre. Elles étaient devenues grises, froides, parcourues de veines d'huile noire. Ses ongles étaient des éclats de mica. Il ne pouvait plus cligner des yeux ; ses paupières avaient fusionné avec ses arcades sourcilières, le condamnant à fixer éternellement l'obscurité qui l'avalait.

L'obscurité n'était pas vide. Elle était peuplée de millions de voix, les murmures de tous ceux qui avaient pris le dernier wagon avant lui, une rumeur de rouages et de sanglots qui formaient une symphonie mécanique parfaite.

Le dernier wagon s'immobilisa enfin dans un cri de métal broyé. Le silence qui suivit fut plus violent que n'importe quel bruit. C'était le silence d'une tombe située à des kilomètres sous la conscience des hommes. Elias Thorne n'existait plus en tant qu'homme, ni même en tant que souvenir. Il était une irrégularité dans la fonte, une bosse sur la paroi du wagon n°13, un rivet parmi des millions.

Isabeau se liquéfia contre lui, son corps se transformant en une flaque de goudron

parfumé qui l'enveloppa complètement, scellant les dernières entrées d'air.

Dans le noir absolu, seule subsista la vibration. Un battement régulier, profond, le cœur de l'Infrastructure qui digérait lentement sa nouvelle proie. L'aiguille du manomètre, dans la cabine du conducteur, finit par se détacher et tomber au sol avec un petit tintement métallique, pointant pour l'éternité vers un vide que la géométrie ne pourrait jamais nommer.

La terre était pleine. Le wagon était enterré. Le silence pouvait enfin commencer son œuvre de décomposition.

Chapitre 11

L'Effondrement Final

La fonte a le goût du sang séché et de l'oubli. Elias n'est plus qu'une extension de la paroi, une excroissance de fer froid dont les nerfs s'étirent le long des circuits électriques de la rame. Son œil gauche est devenu un rivet ; son œil droit, une bulle d'air emprisonnée dans la peinture écaillée. Il sent le poids des kilomètres de terre au-dessus de lui, une masse de sédiments et de secrets qui appuie sur sa cage thoracique de métal. L'odeur est celle d'une morgue dont on aurait huilé les tiroirs : un mélange de graisse rance, de velours moisi et de la sueur acide des passagers sans visage.

Le silence n'est pas vide. Il est plein de petits bruits organiques qui n'ont rien à faire dans une machine. Un cliquetis rythmique, comme une ongle qui gratte contre une plaque de blindage. *Tic. Tic. Tic.* C'est le battement de cœur de l'Infrastructure, un organe de fonte qui pompe un fluide noir à travers les rails. Isabeau, ou ce qu'il en reste, n'est plus qu'une pellicule de goudron visqueux qui tapisse ses poumons de fer. Elle murmure sans mots, une vibration de basse fréquence qui lui fait vibrer les dents — ou ce qu'il en reste.

Elias, dans son agonie minérale, se souvient.

Ce n'est pas une image, c'est une douleur géométrique. Le plan n°4-B. La station Châtelet-Les Halles, extension sud. Il revoit le trait de crayon qu'il avait tracé, une main tremblante après trois nuits sans sommeil. Il revoit l'angle de la voûte, là où la poussée des terres ne rencontrait pas la résistance adéquate. Il avait vu le chiffre. Il avait vu l'erreur. Et il avait fermé le dossier, le glissant sous une pile de factures, parce que son nom était déjà gravé sur la plaque de l'entrée et qu'un architecte de son

rang ne commettait pas d'erreurs de débutant.

Cette erreur, cette faille dans la logique pure, est son seul héritage. Elle est là, tapie dans l'architecture de ce cauchemar souterrain. Car l'Infrastructure n'est que le reflet déformé de sa propre arrogance.

Il cherche la faille. Il ne la cherche pas avec ses mains, il n'en a plus. Il la cherche avec sa haine de lui-même. Il projette sa conscience le long des soudures, sentant chaque jointure, chaque rivet de la rame n°13. Le train hurle. Ce n'est pas le cri des freins, c'est le gémissement d'une bête qu'on dissèque. Elias sent la pression monter. Le manomètre dans la cabine de tête, celui-là même qui était tombé au sol, commence à vibrer sur le sol de métal.

Le Conducteur est là. Elias ne le voit pas, mais il sent l'air se refroidir jusqu'à en devenir solide. Une présence de mercure et d'acier chirurgical. Le Conducteur n'a pas de souffle, mais il dégage une odeur d'ozone et de viande brûlée par l'électricité. Il sent que le rivet Elias, la petite bosse sur la paroi, ne se laisse plus digérer. Elias résiste. Il ne se contente plus d'être une partie du wagon ; il devient le cancer du wagon.

Il se concentre sur le point faible. La jonction entre le châssis et la suspension gauche du dernier wagon. Là où le métal est fatigué, là où sa propre lâcheté d'architecte a laissé un vide. Il visualise la fissure. Il l'agrandit par la seule force de sa culpabilité.

Un craquement sec déchire le silence. Ce n'est pas un bruit de rupture, c'est une détonation. Un rivet saute, traverse le wagon comme une balle de fusil et va s'écraser contre la vitre opposée dans un réseau de toiles d'araignées de verre. Le train tressaute. Le rythme de la machine s'emballe. *Tac-tac. Tac-tac.* Le cœur de l'Infrastructure s'affole.

Elias pousse. Il offre sa propre structure, ce qui lui reste d'âme et de chair fusionnée,

pour servir de levier. Il accepte l'effondrement. Il l'appelle.

Le velours rouge des sièges commence à transpirer un liquide épais, une lymphe noire qui dévale sur le sol. Les passagers en crinoline se figent. Leurs visages de porcelaine craquellent simultanément, révélant le vide absolu derrière les masques. Une femme en robe de deuil lève une main squelettique, ses doigts se brisant comme des brindilles sèches alors qu'elle tente de s'accrocher à une poignée qui fond sous ses yeux.

L'odeur de soufre devient insupportable. Elle se mélange à celle de la terre humide, de la vraie terre, celle qui réclame ses morts.

— Regarde, murmure Elias dans le réseau nerveux du train. Regarde ce que j'ai bâti.

Le sol du wagon se gondole. Les rails, en dessous, ne sont plus des guides, mais des serpents de métal qui cherchent à s'entredévorer. Le Conducteur pousse un cri qui n'est qu'un larsen insoutenable, le son d'une scie circulaire rencontrant un os. La rame n°13 se cabre. Le wagon de tête s'enfonce dans le néant, mais le dernier wagon, celui où Elias est incrusté, se déchire.

Le métal hurle. C'est un son de fin du monde, un déchirement de soie à l'échelle d'une montagne. Elias sent ses membres de fer se tordre. La douleur est exquise. Elle est la preuve qu'il existe encore assez pour souffrir. La faille s'ouvre, immense, une gueule d'ombre qui dévore la géométrie impossible de l'Infrastructure.

Les parois se rejoignent dans un baiser de fonte broyée. Elias voit les plans de sa vie défiler : les lignes bleues, les calculs de charge, les sourires de façade, tout s'effondre dans le même tas de gravats. La station Châtelet, la vraie, frissonne peut-être à cet instant précis, à des lieues au-dessus, un léger tremblement que les noctambules prendront pour le passage d'un dernier convoi.

Le dernier wagon se brise en deux. L'air s'engouffre, un air chargé de poussière et de mort, mais c'est un air qui ne sent plus le pétrole. C'est l'air du vide. Les âmes captives, ces ombres en hauts-de-forme et dentelles, s'évaporent comme une brume matinale sous un soleil noir. Elles ne sont plus des prisonnières, elles ne sont plus rien. Juste des cendres froides emportées par le courant d'air de l'effondrement.

Elias sent le goudron d'Isabeau se détacher de lui. Elle s'étire une dernière fois, une silhouette de fumée qui semble lui faire un signe, ou peut-être est-ce simplement la structure qui finit de se désagréger.

Le tunnel s'affaisse. Des tonnes de roche et de ferraille pleuvent dans un fracas de tonnerre souterrain. Le plafond de la cathédrale de vapeur cède, libérant un océan de boue et de débris. Elias ne cherche pas à fuir. Il est le point d'ancrage du désastre. Il est la clé de voûte qui, en se brisant, rend sa liberté au chaos.

Le Conducteur se dissout dans un jet de vapeur brûlante, son armure de vide ne pouvant plus contenir la réalité de la chute. Le train n'est plus qu'une carcasse tordue, un squelette de baleine d'acier gisant au fond d'un abysse de terre retournée.

Elias ferme son unique œil de rivet. La vibration s'arrête. Le cliquetis cesse.

Il n'y a plus de calculs. Plus d'angles droits. Plus de honte cachée sous des couches de béton. Il ne reste que la pression de la terre, honnête et lourde, qui comble chaque interstice, chaque vide, chaque souvenir.

L'obscurité n'est plus une menace. Elle est une couverture de plomb. Elias Thorne n'est plus un architecte, il n'est plus une irrégularité. Il est le silence définitif d'un chantier abandonné.

Le wagon est enterré. La boucle est rompue.

Dans le noir absolu, une dernière particule de poussière retombe sur ce qui fut autrefois une main.

Puis, plus rien.

Chapitre 12

L'Exhumation

La première chose fut l'odeur : un relent acide de vieille pièce de monnaie frottée contre une gencive à vif, mêlé à la moiteur écœurante de la pierre qui n'a jamais vu le soleil. Elias sentit la morsure du carrelage froid contre sa joue droite. Ce n'était pas la fraîcheur lisse d'une station de métro ordinaire, mais une température de morgue, une absorption totale de la chaleur résiduelle de son corps. Un goutte-à-goutte rythmait le silence, un bruit de métronome organique s'écrasant quelque part dans l'ombre, *ploc, ploc, ploc*, chaque impact résonnant dans ses sinus comme un coup de marteau sur une enclume.

Il tenta de bouger. Ses paupières pesaient des tonnes, collées par une substance visqueuse qui n'était pas tout à fait du sommeil. Lorsqu'il parvint enfin à les entrouvrir, le monde ne revint pas par les couleurs, mais par une vibration métallique, un bourdonnement de basse fréquence qui faisait trembler ses molaires. Il était allongé sur le quai de la station Châtelet. Les néons, d'un blanc chirurgical et vacillant, grésillaient avec une agressivité de nid de frelons.

Il voulut porter sa main à son visage pour essuyer la crasse qui lui obstruait la vue. Le mouvement fut lent, une translation saccadée, accompagnée d'un gémissement qu'il crut d'abord venir des rails, avant de réaliser qu'il émanait de son propre poignet. Il leva sa main gauche dans la lumière crue.

Le hurlement resta bloqué dans sa gorge, étouffé par une épaisse couche de suie mentale.

Sa main n'était plus de chair. La peau, autrefois pâle et tachée d'encre, avait laissé

place à une carapace de cuivre poli, d'un orange sombre et huileux. Ce n'était pas une prothèse. Le métal semblait avoir poussé de l'intérieur, déchirant le derme en lambeaux de cuir mort pour s'exposer au grand jour. Les articulations étaient des charnières complexes, des rotules d'orfèvrerie où des gouttes d'huile noire perlaient comme une sueur mécanique. À chaque flexion de ses doigts, un bruit de frottement de précision — un *clic-clic* sec et définitif — résonnait sur le quai désert. Il effleura sa propre paume ; la sensation était celle d'un froid absolu, une absence de vie si radicale qu'elle en devenait brûlante.

Elias se redressa, ses vertèbres cliquetant comme les maillons d'une chaîne de levage. Ses vêtements, les restes de son costume d'architecte, pendaient sur lui comme des chiffons de graisse. Il se traîna vers une flaque d'eau stagnante qui s'étalait entre deux dalles décellées, là où l'humidité de l'Infrastructure suintait à travers le béton.

Il se pencha. Le reflet qui l'accueillit n'était plus celui de l'homme qui avait peur des effondrements. Son visage était un masque de cire grise, tendu à l'extrême sur une structure osseuse qui semblait avoir été reforgee. Mais ce furent ses yeux qui achevèrent de briser ce qui restait de sa raison. Ses iris avaient disparu, remplacés par deux sphères de mercure liquide, deux globes de vif-argent qui flottaient dans des orbites injectées de noirceur. Ils ne reflétaient pas la lumière ; ils semblaient l'absorber, la digérer pour en extraire une géométrie invisible. Lorsqu'il clignait des yeux, le mercure oscillait, créant des ondes à la surface de son regard, comme si une tempête de métal en fusion faisait rage derrière ses pupilles.

Il tourna la tête. L'horloge de la station affichait 03h34. Une minute. Une seule minute s'était écoulée depuis la fin du monde, ou peut-être une éternité compressée dans le chas d'une aiguille.

Le silence de Châtelet n'était plus un vide. C'était une présence. Elias commença à percevoir les murs non pas comme des parois de pierre, mais comme des systèmes de tension. Il voyait les vecteurs de force, les points de rupture, les veines de fer qui

couraient sous le carrelage. La station respirait. Il entendait le gargouillement des égouts comme un flux sanguin, le craquement des poutres de soutien comme une respiration diaphragmatique.

Il se leva, ses pieds de cuivre frappant le sol avec le tintement lourd d'un couperet. Il ne marchait plus ; il s'insérait dans l'espace. Chaque pas était un calcul, une validation de la structure. Il s'approcha du bord du quai. Les rails, noirs et luisants, s'étiraient vers l'obscurité des tunnels comme les cordes d'un instrument de torture monumental.

Une odeur de soufre et de vieille vapeur monta des profondeurs. Elias ne recula pas. Au contraire, il sentit une étrange affinité avec cet abîme. Il posa sa main de métal sur un pilier de soutien. Sous ses doigts de cuivre, il sentit la fatigue du métal, la plainte sourde de l'acier qui supportait le poids de la ville haute, cette surface ignorante qui dormait encore sous des draps de coton sale.

Il ferma ses yeux de mercure. Immédiatement, le plan de la station se déploya dans son esprit avec une clarté terrifiante. Il ne voyait pas seulement Châtelet ; il voyait les ramifications, les tunnels oubliés, les salles de contrôle murées depuis 1920, les ossuaires détournés, les chambres de compression où l'air devenait du plomb. Il était l'architecte. Le Conducteur n'était qu'un gardien, une fonction. Elias, lui, était la conception.

Une vibration lointaine remonta par ses talons. Ce n'était pas un train. C'était l'Infrastructure qui lui parlait, un grondement de gorge qui demandait de nouvelles fondations. Le dernier wagon avait été enterré, mais le vide qu'il avait laissé exigeait d'être comblé. La culpabilité d'Elias, ce poids mort qui l'avait traîné dans les profondeurs, s'était cristallisée. Elle n'était plus une émotion ; elle était devenue un matériau de construction.

Il s'approcha d'un mur de briques sombres, au fond du quai, là où la lumière des

néons ne parvenait plus. Il posa ses deux mains sur la paroi. Le cuivre de ses doigts sembla s'échauffer, virant au rouge sombre. Sous la pression, la réalité commença à se gondoler. Les briques se ramollirent comme de la chair, suintant un mortier noir qui sentait le sang coagulé. Elias ne ressentait aucune horreur, seulement une satisfaction géométrique froide.

Il commença à dessiner sur le mur. Ses ongles de métal griffaient la pierre, gravant des arcs de cercle impossibles, des angles qui défiaient la perspective euclidienne. À chaque trait, la station gémissait, un bruit de métal tordu qui résonnait dans les couloirs déserts de la RATP, faisant vibrer les distributeurs automatiques et les portillons d'accès.

Il était en train de réécrire le labyrinthe.

"Plus profond," murmura-t-il. Sa voix n'était plus qu'un sifflement de vapeur s'échappant d'une soupape rouillée. "Il faut que les fondations reposent sur l'oubli."

Une mouche, une des rares survivantes de ce monde de fer, vint se poser sur le dos de sa main de cuivre. Elle frotta ses pattes sur le métal froid. Elias l'observa avec une curiosité détachée. Il pressa un doigt sur l'insecte. Il n'y eut pas de craquement organique, juste un petit bruit de piston. La mouche fut écrasée dans une minuscule explosion de chitine et de fluide jaunâtre, laissant une tache grasse sur le cuivre brillant. Il lécha la tache. Le goût était celui de la rouille et du fiel.

Il reprit son travail. Le mur devant lui s'ouvrait désormais sur un escalier en colimaçon qui n'existait pas une minute plus tôt. Les marches étaient faites de vertèbres d'acier, s'enfonçant dans une obscurité si dense qu'elle semblait solide.

Elias Thorne, l'architecte du monde souterrain, fit un pas dans son propre dessin. Il savait qu'à la surface, dans quelques heures, les premiers voyageurs descendraient les escaliers mécaniques. Ils sentiraient une odeur de cuivre et d'ozone. Ils trouveraient le

carrelage un peu plus froid, les couloirs un peu plus étroits, les angles un peu plus agressifs. Ils ne verraient pas les yeux de mercure qui les observent depuis les bouches d'aération. Ils ne sentiraient pas la vibration de ses mains de métal travaillant sans relâche dans les couches profondes, ajustant les piliers de leur futur tombeau.

Il descendit la première marche. Le silence de Châtelet se referma sur lui comme une paupière de plomb. À 03h35, le monde d'en haut continuait de tourner, ignorant que sa base venait d'être confiée à un monstre de cuivre qui ne savait plus comment dormir.

Elias Thorne n'était plus un homme. Il était la clé de voûte de l'horreur.

La dernière chose que l'on aurait pu entendre, si quelqu'un avait été là pour écouter, fut le son d'un rire métallique, un cliquetis de rouages bien huilés s'enfonçant dans les entrailles de la terre. Puis, le silence revint, lourd, toxique, définitif.

FIN

Merci d'avoir lu "Enterrez le Dernier Wagon"

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)